

Une grève à Naples

Autor(en): **Gorki, Maxime**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **5 (1913)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nuer proportionnellement à l'extension de la production. Si ce n'était pas le cas, il faudrait donc chercher d'autres raisons que l'augmentation des salaires pour expliquer le renchérissement.



Une grève à Naples.

Il n'y a pas de meilleurs contes
que ceux que crée la vie même.
Andersen.

Les employés de tramways se sont mis en grève: une rangée de wagons vides occupe toute la longueur de la Riviera Chiaïa, et sur la place de la victoire, un rassemblement de wattmen et de conducteurs s'est formé — tous gais et bruyants Napolitains, vifs comme le vif argent. Au-dessus de leurs têtes, et de la grille du jardin, brille dans l'air, effilé comme une épée, le jet d'une fontaine; une masse hostile les entoure: employés, artisans, petits marchands, couturières, que leurs occupations appellent dans tous les coins de la ville, ont besoin du tramway; ils désapprouvent bruyamment les grévistes. Les paroles de colère, les railleries mordantes pleuvent, les bras gesticulent sans interruption: les Napolitains parlent avec leurs mains avec non moins d'expression et d'éloquence qu'avec leur langue infatigable.

Une légère brise monte de la mer et les énormes palmiers du jardin public agitent doucement l'éventail de leurs branches vert sombre; leurs troncs rappellent les pattes massives et gauches de monstrueux éléphants, on dirait qu'ils sont taillés dans la pierre. Des gamins enfants à demi-nus des rues napolitaines sautillent comme des moineaux, remplissant l'air de rires et de piailllements bruyants...

Mornes, les grévistes se serrent les uns contre les autres; ils répliquent à peine aux acclamations irritées de la foule, escaladent la grille du jardin, tout en jetant par-dessus la tête des regards inquiétants dans la rue, telle une bande de loups entourée de chiens. Il est clair pour tout le monde, que ces hommes, uniformément vêtus, sont fortement liés entre eux, par une décision inébranlable et qu'ils ne céderont pas et cela exaspère encore plus la foule; mais au milieu de cette foule, il y a des philosophes: tout en fumant tranquillement, ils exhortent à la patience les adversaires trop acharnés de la grève.

— Eh, signor! Et que faire, si les enfants manquent de macaroni?

Les altercations, les moqueries, les reproches, les exhortations, tout cesse subitement, un souffle nouveau passe sur la foule, on dirait un souffle d'apaisement. Les grévistes se font plus mornes et se fondent en une masse encore plus compacte; des exclamations partent de la foule.

— Les soldats!

Un coup de sifflet joyeux et moqueur retentit à l'adresse des grévistes; on entend des cris d'acclamation; un gros monsieur, en léger costume gris et en panama, se met à sautiller, tapant des pieds sur la pierre du pavé. Conducteurs et wattmen se dirigent vers les wagons en se frayant lentement un passage à travers la foule; quelques-uns grimpent sur les plates-formes. Ils se sont encore plus assombris et répliquent avec aigreur aux exclamations du public, qu'ils obligent à leur ouvrir un chemin. Le tumulte s'apaise. En passant à travers elle, ils ont déchiré, divisé cette foule hostile en groupes séparés et semblent lui avoir communiqué un esprit moins tumultueux, plus humain.

De petits soldats gris montent d'une allure légère et dansante, depuis le quai de Santa-Lucia; ils frappent le sol d'un pas égal, leur bras gauche s'agite d'un mouvement uniforme, comme un balancier. Ils semblent être de fer et fragiles comme des jouets mécaniques. Ils sont conduits par un grand et bel officier, aux sourcils froncés, à la bouche méprisante. A côté de lui, court et sautillant, un individu poussif, en haut de forme, qui ne s'arrête pas de bavarder, tout en fendant les airs de gestes innombrables.

La foule recule; pareils à des perles grises, les soldats s'égrènent le long des tramways, s'arrêtent auprès des plates-formes où se tiennent les grévistes.

L'homme en haut de forme, ainsi que quelques personnages importants qui l'entourent, crient en gesticulant avec violence:

— La dernière fois... Ultima volta! Entendez-vous?

L'officier se tord la moustache, il a l'air ennuyé. L'homme en haut de forme accourt vers lui, tête baissée, et agitant bien haut son couvre-chef, crie quelques mots d'une voix enrouée. L'officier lui jette un regard de travers, se redresse, poitrine en avant, et des paroles de commandement retentissent...

Les soldats escaladent alors les plates-formes des tramways, deux par voiture, pendant que les conducteurs et les wattmen sortent précipitamment des wagons.

Cela paraît risible à la foule. Explosion de rugissements, de coups de sifflet, de rires qui s'éteint brusquement; en silence, le visage grisâtre tendu les gens commencent à reculer lourdement des wagons, pour se masser près de la première voiture, les yeux écarquillés de surprise.

A deux pas des roues, un wattman s'est étendu en travers des rails, couché sur le dos! Il a ôté sa casquette et découvert une tête grise, une tête de soldat dont les moustaches se dressent menaçantes vers le ciel.

Aussitôt un petit jeune homme adroit comme un singe, se jette à terre, à côté de lui, et à sa suite, des gens et encore des gens en font autant, sans se presser...

L'homme en haut de forme crie alors quelque chose d'une voix sanglotante. L'officier le regarde en haussant les épaules: il doit remplacer les wattmen par ses soldats, mais il n'a pas reçu d'ordre de lutter contre les grévistes!...

Alors le haut de forme, entouré d'individus aux allures serviles, se précipitent du côté des carabiniers — et les voilà qui approchent, se baissent vers ceux qui sont couchés sur les rails, et cherchent à les faire relever.

Une lutte s'engage pêle-mêle, mais soudain toute cette foule de spectateurs, grise et poussiéreuse, s'ébranle, rugit, envahit les rails; l'homme au panama arrache son chapeau de sa tête, le fait voler en l'air et se couche le premier à terre, à côté du gréviste. Il le frappe sur l'épaule en lui criant à la face des paroles encourageantes.

Des gens turbulents et joyeux, que l'on n'avait pas encore vus, deux minutes auparavant, se mettent à tomber sur les rails — comme si on leur fauchait les jambes. Ils se jettent à terre, rient en se faisant des grimaces et crient des choses à l'officier qui brandit sa main gantée sous le nez de l'homme en haut de forme.

Le monde continue à tomber sur les rails; les femmes jettent leurs paniers et leurs paquets, des gamins se couchent tout en riant et, se mettent en boule comme des chiens transis de froid; des gens bien vêtus se vautrent dans la poussière...

De la plate-forme du premier wagon cinq soldats regardaient cet amas de corps amoncelés sur la voie et se tordaient de rire, titubant sur leurs jambes, se retenant aux appuis, rejetant la tête en arrière. Maintenant, ils ne ressemblaient plus du tout à des jouets mécaniques...

... Au bout d'une demi-heure, on entendait le grincement des tramways qui circulaient par toute la ville de Naples; les vainqueurs souriaient gaiement sur les plates-formes et parcouraient les wagons en demandant poliment:

— Bigletti?...

Les voyageurs leur tendaient de petits papiers rouges et jaunes, clignaient de l'œil, souriaient en grommelant avec bonhomie. *Maxime Gorkei.*



Mouvement syndical international.

Un appel en faveur des victimes des grandes luttes en Belgique et dans les Pays-Bas.

Plus de 350,000 travailleurs des industries diverses participent à la grève générale, qui éclata le 14 avril dernier en Belgique, pour forcer le

parti clérical, tout-puissant dans ce pays, à instituer le suffrage universel.

Il s'agit d'une lutte monstre de la classe ouvrière en Belgique, en faveur d'une institution comme nous la possédons depuis longtemps en Suisse.

La Belgique étant un pays industriel par excellence, le parti clérical craint d'être majorisé par les ouvriers, si le suffrage universel était institué. Les seigneurs qui tiennent en mains le gouvernement belge, ne voudraient à aucun prix céder le pouvoir politique à un parti avancé et encore bien moins à la classe des travailleurs.

C'est la raison unique pour laquelle les maîtres du parlement belge se refusent obstinément à faire la moindre concession à ceux qui réclament le suffrage universel pur et simple et voilà la raison principale de la grève générale qui se poursuit actuellement en Belgique. Le spectacle auquel nous assistons ici, présente à peu près le même aspect comme celui auquel nous avons assisté en Suède, il y a quatre ans. Dans les deux cas, nous voyons les prolétaires conscients se lever pour lutter en commun en faveur des droits les plus élémentaires, sans lesquels il est impossible à la classe ouvrière de défendre son existence d'une manière efficace. En Belgique, la lutte porte un caractère nettement politique, pendant que la grève générale en Suède touchait plus directement aux intérêts économiques de la classe ouvrière. Cela ne change rien au fait que, dans un cas comme dans l'autre, des centaines de mille ouvriers et ouvrières se trouvent privés de leur gain et cela depuis de longues semaines. D'ailleurs, la majeure partie des camarades en lutte risquent de rester encore longtemps sans gain, même si la grève générale serait officiellement terminée.

Des milliers et des milliers de familles ouvrières sont obligées de s'imposer les plus dures privations afin de pouvoir s'assurer un peu de pain et de soupe avec les quelques secours que le comité de grève peut distribuer.

Près de la moitié des participants à la grève générale sont des travailleurs syndiqués. Et il est matériellement impossible que nos organisations sœurs en Belgique puissent supporter, à elles seules, les lourdes charges qu'une pareille lutte leur impose.

C'est probablement pour ces raisons que le congrès du parti ouvrier belge a décidé la reprise du travail à partir du 25 avril, malgré que le parlement belge n'a fait que de très vagues concessions.

En Hollande, plus de 5000 travailleurs de la fabrication de cigares sont lock-outés, depuis le mois de février, parce qu'ils s'opposèrent énergiquement à une réduction de leurs salaires, qui depuis près de 20 ans n'ont guère été augmentés.